

Følgende artikler er uddrag af et tema om D-dagen i **Paris Match** 19.5. 2004. Den første artikel "*Débarquement- La mère des batailles*" fremstår som en billedserie af den verdensberømte fotograf **Robert Capa** med ledsagende kommentarer. Den anden artikel "*Le soldat Fuller*" er en øjenvidneskildring af **Samuel Fuller**, en kendt filmmand.

Ingen af artiklerne er gloseede, men den første kan læses (med lidt opslag) på b-niveau, den anden er noget sværere. Det gælder for begge artiklerne at billeder og overskrifter ofte er sat over to sider. Man ser altså bedst billederne (og overskrifterne) ved at sætte siderne sammen to og to.

Venlig hilsen

Peter Odel

C'est la photo la plus célèbre du D-day. On la doit à Robert Capa, le mythique reporter de guerre, seul photographe à avoir débarqué avec la Big Red One, l'unité d'élite américaine, à Omaha Beach. Pour les 130 000 hommes qui, le 6 juin 1944, ont participé à l'opération « Overlord », en Normandie, ces images racontaient l'enfer. Pour les millions d'autres qui attendaient leur venue, elles annonçaient la fin d'une tragédie. Si les peuples d'Europe pouvaient

commencer à espérer, 10 000 soldats alliés, pour la plupart américains, britanniques et canadiens, n'ont pas partagé la joie d'une douloureuse victoire : tués, disparus, blessés, ils ont ajouté leurs noms à une liste qui ne se refermerait qu'avec la capitulation de l'Allemagne nazie et du Japon, un an plus tard. Elle compterait, finalement, 50 millions de morts. Dans trois numéros, Paris Match retrace ce printemps de feu et de sang. Le prix de l'espoir.





DEBARQUEMENT

La mère des batailles

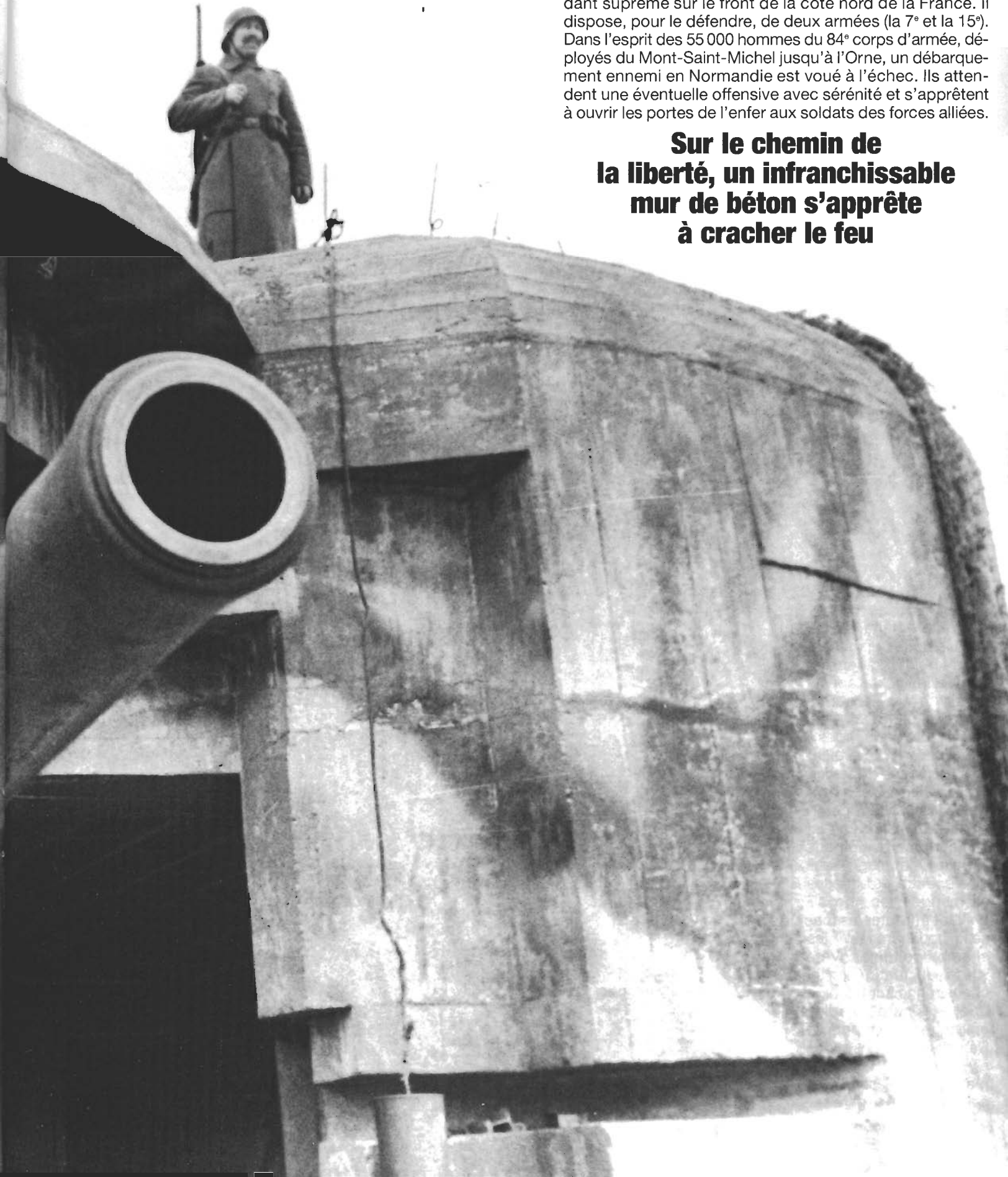
**IL Y A SOIXANTE ANS,
LES ALLIES LANÇAIENT LA
PLUS GRANDE ARMADA
DE L'HISTOIRE A L'ASSAUT DES
PLAGES NORMANDES
POUR LIBERER L'EUROPE**

Dans les années 80, Edward J. Regan assurera qu'il est bien ce soldat qui lutte pour sa survie et la liberté de l'Europe. C'est un des onze clichés, « The Magnificent Eleven », qui resteront à Capa sur la centaine qu'il a pris. Les autres ont été détruits par erreur au moment du développement.

PHOTO ROBERT CAPA

Des blockhaus, les Allemands en ont construits 15 000, des Pays-Bas à la frontière espagnole. Ils ne sont pas tous destinés à accueillir d'énormes pièces d'artillerie de 420 millimètres, comme sur cette photo, mais ils sont les piliers d'une forteresse dressée pour être infranchissable. Sur ordre d'Hitler, 450 000 ouvriers, majoritairement non allemands, ont édifié « le mur de l'Atlantique ». Il est sous la responsabilité du Feld-maréchal Erwin Rommel, commandant suprême sur le front de la côte nord de la France. Il dispose, pour le défendre, de deux armées (la 7^e et la 15^e). Dans l'esprit des 55 000 hommes du 84^e corps d'armée, déployés du Mont-Saint-Michel jusqu'à l'Orne, un débarquement ennemi en Normandie est voué à l'échec. Ils attendent une éventuelle offensive avec sérénité et s'appêtent à ouvrir les portes de l'enfer aux soldats des forces alliées.

**Sur le chemin de
la liberté, un infranchissable
mur de béton s'appête
à cracher le feu**

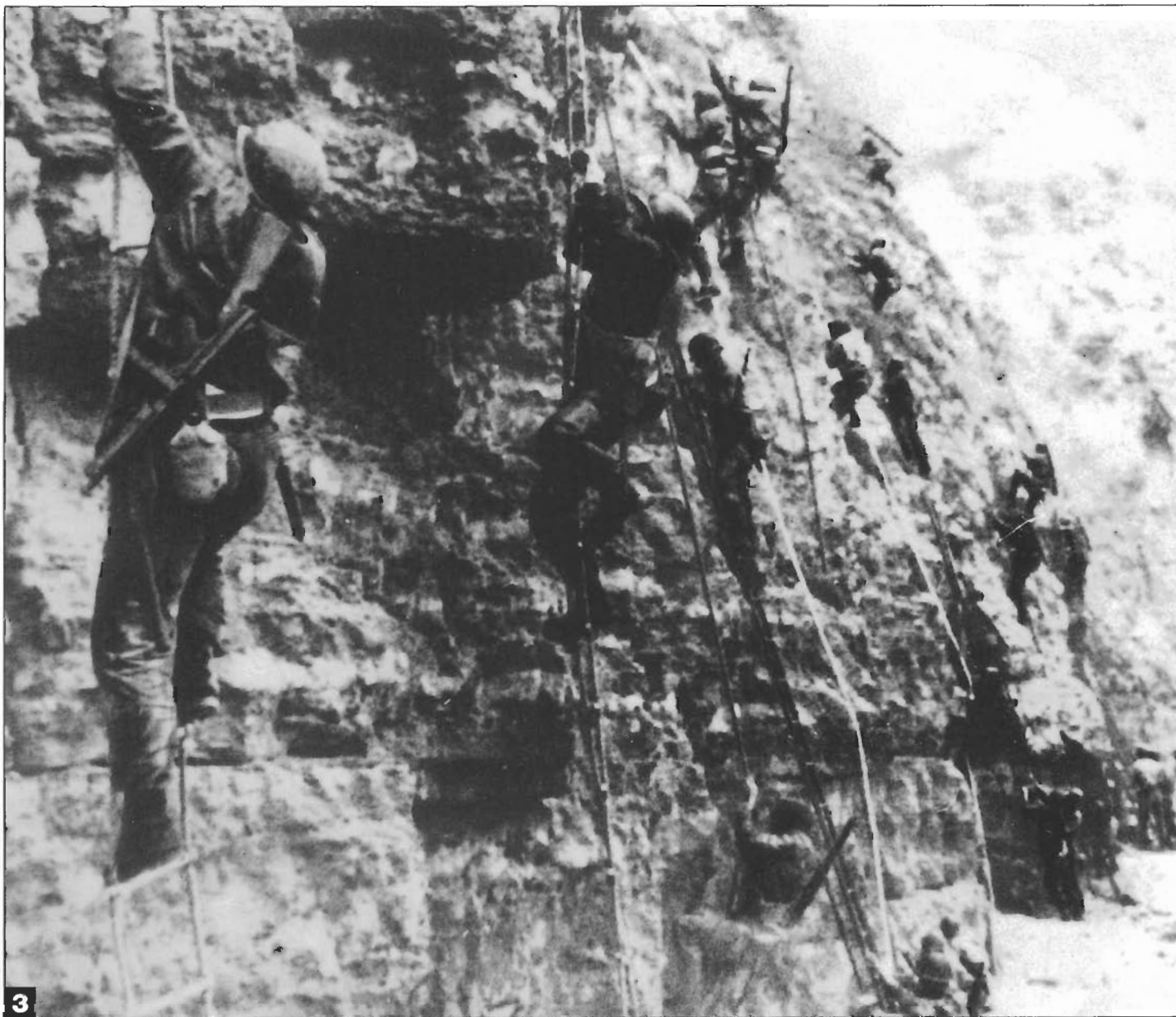




1. Derrière le blindage de leurs barges, les hommes de la Big Red One affrontent un feu nourri. Les premières embarcations coulent les unes après les autres. Sur les 6 kilomètres d'Omaha Beach, les Allemands disposent de 14 points défensifs. Samuel Fuller, qui appartenait à cette unité d'élite, expliquera qu'en tant que « chouchou » d'Eisenhower, ils avaient reçu le privilège de participer à l'ouverture du troisième front en Europe. **2.** Omaha gagne, ce jour-là, son surnom de « Bloody Omaha », la plage sanglante. Outre les batteries allemandes, les « boys » doivent affronter les fossés antichars et les champs de mines. Vers 9 h 15 du matin, un tel chaos règne sur la plage que le général Bradley envisage d'y stopper le Débarquement. Les pertes s'y élèveront à 3 000 hommes, morts, blessés, disparus, prisonniers.



Courir, tirer, grimper... A tout instant, les cibles mouvantes sont dans la ligne de mire des tireurs allemands



3



4

3. Ils escaladent la falaise de la pointe du Hoc, comme au Moyen Age on montait à l'assaut d'un château fort. Débarqués près de Saint-Pierre-du-Mont, 225 rangers de la 1^{re} D.i. doivent prendre la falaise, dominée par un blockhaus. Depuis 5 heures du matin, deux cuirassés le pilonnent. Mais les six canons nazis ne sont pas à l'emplacement indiqué par les services de renseignements, et cette erreur coûtera cher en vies humaines aux Américains. **4.** Les batteries de défense allemandes n'ont pas été atteintes par les bombardements. Du haut de la pointe du Hoc, les mitrailleurs allemands ouvrent le feu sur les rangers, dont 40% des effectifs tomberont sous leurs tirs de barrage.

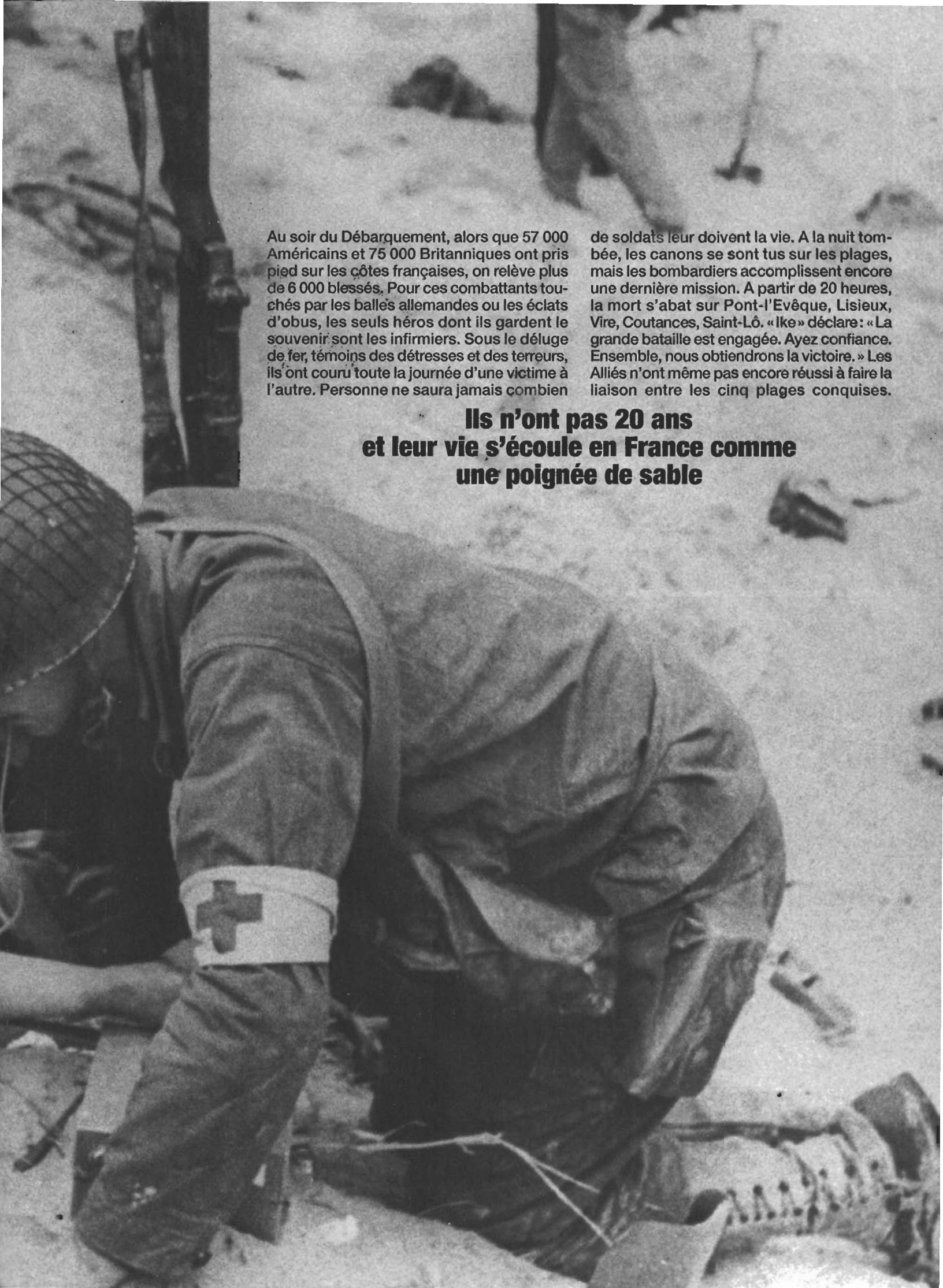


En quelques heures, l'assaut sanglant se transforme en raz de marée logistique



1. Les Anglais et les Canadiens ont en charge le secteur côtier qui va d'Ouistreham à Arromanches. Les troupes débarquent ici à Bernières-sur-Mer avec, sur le dos, des bicyclettes et des petites motos. **2.** Les hommes du Nova Scotia Highland Light Infantry ont embarqué dans les péniches trois jours avant le déclenchement de l'opération « Overlord ». **3.** Sur la plage de Sword, dans le secteur de Queen White, les hommes du 1^{er} bataillon du South Lancaster Regiment subissent de grosses pertes avant de pouvoir prendre Hermanville-sur-Mer. **4.** A Juno comme à Sword, les Anglais et les Canadiens vont complètement nettoyer la plage avant de progresser vers les villages de Graye-sur-Mer et de Courseulles-sur-Mer.





Au soir du Débarquement, alors que 57 000 Américains et 75 000 Britanniques ont pris pied sur les côtes françaises, on relève plus de 6 000 blessés. Pour ces combattants touchés par les balles allemandes ou les éclats d'obus, les seuls héros dont ils gardent le souvenir sont les infirmiers. Sous le déluge de fer, témoins des détresses et des terreurs, ils ont couru toute la journée d'une victime à l'autre. Personne ne saura jamais combien

de soldats leur doivent la vie. A la nuit tombée, les canons se sont tus sur les plages, mais les bombardiers accomplissent encore une dernière mission. A partir de 20 heures, la mort s'abat sur Pont-l'Évêque, Lisieux, Vire, Coutances, Saint-Lô. « Ike » déclare : « La grande bataille est engagée. Ayez confiance. Ensemble, nous obtiendrons la victoire. » Les Alliés n'ont même pas encore réussi à faire la liaison entre les cinq plages conquises.

**Ils n'ont pas 20 ans
et leur vie s'écoule en France comme
une poignée de sable**



1. Alors que les parachutages se poursuivent, les premiers curieux découvrent le carnage. La plage d'Omaha, recouverte de carcasses de véhicules, d'armes et de débris divers, est aussi jonchée de cadavres. **2.** A Saint-Aubin-sur-Mer, des blessés britanniques ont été mis à l'abri. Alignés le long d'un mur, ils attendent d'être évacués. **3.** Les Alliés disposent de 800 planeurs. Les 6 premiers se posent à 0 h 20, avec 180 Anglais à bord, près des ponts de Ranville, sur l'Orne, et de Bénouville, sur le canal de Caen. Mais certains planeurs vont se transformer en tombeaux volants. Celui-ci s'est écrasé et son équipage a été tué. **4.** Les vaincus, encore en uniforme mais désarmés, enterrent les morts. Les cimetières abritent les corps de 80 030 Allemands. Celui de la Cambe, près de la pointe du Hoc, compte 21 300 tombes. **5.** Pour eux, la guerre est finie. Les blessés, enveloppés dans des couvertures, rentrent en Angleterre, alignés sur les ponts des embarcations.



**Au soir du 6 juin,
déjà des milliers de morts.
Pour un lambeau de
côte. La reconquête de la
France peut commencer**

**La longue
marche est entamée
pour cette colonne
d'hommes. Objectif :
Berlin**



« Notre effort de guerre nous a donné une supériorité écrasante en armes et en munitions, et a mis à notre disposition d'importantes réserves d'hommes bien entraînés. La fortune de la bataille a tourné! Les hommes libres du monde marchent ensemble vers la victoire! » avait lancé le général Eisenhower, com-

mandant suprême de la force expéditionnaire à ses hommes, au matin du 6 juin. En quelques heures, la tête de pont sur l'Europe occupée est conquise. Le 7 juin, les premières unités de la 2^e division « Indian Head », qui débarquent sur Omaha Beach savent ce qu'elles doivent à leurs prédécesseurs. Grâce à

un port artificiel et malgré l'aviation allemande, un demi-million d'hommes vont, jusqu'au 16 juin, emprunter les plages normandes pour rejoindre le front. Pour eux, la bataille de Normandie ne fait que commencer. Elle se terminera deux mois plus tard, le 22 août, à Falaise. A moins de 80 kilomètres d'Omaha.



Lorsque la troisième vague d'assaut le jeta sur le sable, le 6 juin 1944, à 6 h 30 du matin, la mer était rouge sang. Le nom d'« Easy Red » qui désignait son secteur sur la plage d'Omaha, prenait soudain tout son sens. Samuel Fuller avait fait l'Afrique du Nord et la Sicile avec Patton, il fera la Normandie avec Bradley. Blessé en août 1944, il se battra encore dans les Ardennes, en Allemagne, terminera la guerre en libérant le camp de concentration de Falkenau, en Tchécoslovaquie. Mais rien ne lui fera jamais oublier ces trois heures passées sur une plage, avec la seule protection des cadavres. En 1994, le tournage d'un documentaire « Un Américain en Normandie. Le jour J de Samuel Fuller », de Jean-Pierre Catherine et Jean-Louis Comolli, ramenait le réalisateur sur la scène de ses 33 ans. La mer avait depuis longtemps gommé la boucherie. Mais le temps n'avait rien effacé de la violence des souvenirs dont nous publions aujourd'hui le récit.

Le soldat Fuller

**FUTUR CINEASTE DE
« SHOCK CORRIDOR », IL A FAIT PARTIE
DES HEROS EPOUVANTÉS
D'OMAHA BEACH**

En 1994, trois ans avant de mourir, le cinéaste retrouve la zone « Easy Red », sur Omaha Beach, où il avait débarqué avec son bataillon de la 1^{re} division d'infanterie américaine, le 6 juin 1944, à 6 h 30 du matin.

PHOTO JEAN-PIERRE CATHERINE



VISION DANTESQUE : ROUGE DE SANG, LA MER TROU OU S'ABRITER. L'AVIATION A LOUPÉ LA PLAGE

A l'automne 1943, nous sommes arrivés en Angleterre dans le Dorset, au cœur de cette belle campagne. Ma division, la Big Red One, une vieille unité d'élite créée en 1917, avait été choisie par Eisenhower pour préparer le gros coup : l'ouverture d'un troisième front en Europe. Il y avait d'autres unités d'élite, les 2^e et 4^e, la 29^e, mais nous étions les chouchous d'Eisenhower. Pendant sept mois, chaque semaine nous avons simulé un débarquement à Slapton Sands. Les Anglais jouaient le rôle des nazis et nous celui des attaquants, dans des péniches de débarquement. A la fin, les Anglais en avaient marre de tenir le rôle des Allemands. Nous testions les munitions – nous tirions à balles réelles. Il y a eu des morts chez les Anglais et les Américains. Après la guerre j'ai raconté cela à ma mère et à ma femme ; elles ne me croyaient pas. Bien plus tard, « Time » et « Newsweek » en ont parlé et le Pentagone a reconnu les faits.

L'erreur de nos officiers était de faire toujours ces manœuvres de débarquement par mer calme, jamais par gros temps. C'est malheureusement ce qui arriva à Omaha Beach... A Slapton Sands, on nous entraînait à débarquer en pelotons. C'était l'unité de base – 12 hommes avec à leur tête un sergent qui en était le chorégraphe. En effet, tuer c'est un ballet, et, comme dans toute chorégraphie, chacun doit savoir exactement ce qu'il a à faire. A la guerre, le rôle du sergent est primordial dans n'importe quelle action. Il est l'homme de confiance du capitaine, du colonel et même du général. Mon sergent était jeune, un dur, il avait du flair.

A la fin de mai 1944, nous étions cantonnés à Bridgeport, près de Portsmouth. Un soir, nous avons entendu dans un bar la chanson prévue comme code pour la mise en alerte de la division : « I Can't Give You Anything but Love, Baby ». On a compris que quelque chose d'important se préparait et on a embarqué sur des navires. Le mien, c'était l'« U.S.s. Thornton ». Deux jours plus tard, le 5 juin, nous étions en pleine mer sans connaître notre destination. Vers minuit, nous étions tous réunis dans la cale du bateau avec le colonel Taylor. Il y avait une immense peinture murale sur toute la paroi : on voyait une plage, des falaises, quelques maisons, un clocher d'église. Notre colonel nous informe alors que nous allons débarquer sur cette plage, Omaha (c'est la première fois que j'entendais ce nom). On ignorait dans quel pays.

Taylor continue en indiquant qu'en ce moment cette plage est pilonnée afin de faire éclater les mines et de creuser des cratères. Les trous, c'est important sur une plage de débarquement, cela permet de nous protéger des tirs ennemis. Le colonel nous garantit à 99 % des trous sur la plage, comme durant les débarquements en Afrique du Nord et en Sicile. Nous, les soldats, on s'inquiète du 1 % d'incertitude... On nous dit aussi qu'il y a environ 150 Allemands sur la plage qui gardent les batteries. Des soldats qui n'ont pas l'expérience du feu. Ces informations, on les avait reçues du maquis. Nos zones de

débarquement se nomment « Fox Green » et « Easy Red ».

Finalement, on nous dit que c'est la France. En réalité on s'en fout. Ce qui nous angoisse, c'est ce qui peut arriver sur cette plage. On n'est pas là pour la libération de la France. Depuis l'Afrique du Nord, la Sicile, nos généraux Terry Allen et Huebner ne faisaient jamais de discours patriotiques. Leurs ordres, ce sont toujours les deux mêmes mots : « Kill nazis... Kill nazis. » Le soldat qui ne comprend pas ça n'a pas sa place dans la Big Red One.

Le jour commence à se lever, on aperçoit dans la brume une idée de la côte. On quitte le bateau pour descendre dans les péniches de débarquement qui foncent vers la plage. J'étais dans le 16^e régiment, 3^e bataillon, compagnie K. Notre zone est Easy Red. La mer est agitée, des soldats dégueulent. Nous sommes dans la troisième vague d'assaut. Plus on se rapproche de la terre, moins on y voit quelque chose – fumée, brouillard, explosions, tirs de 155 des batteries côtières. Lenfer. Mais ce n'est que le début. A 6 h 30, on atteint la terre. Partout c'est une vision dantesque : la mer est rouge de sang, elle charrie des morceaux de cadavres disloqués. Avec mon sergent, on réussit à atteindre une bande de sable et on ne trouve aucun trou de bombe pour s'abriter. C'est là que tout a commencé doucement à foirer. L'aviation avait raté la plage et bombardé à l'intérieur des terres. On n'a rien pour se protéger, sinon les corps des soldats morts. On tente de repérer l'origine des tirs de mortier qui font tant de dégâts sur la plage. Le sergent est surpris de la puissance et de la qualité du feu ennemi. Il me dit qu'on a en face de nous des soldats aguerris.

Ce que personne ne pouvait prévoir, c'est que, deux jours auparavant à Saint-Lô, Rommel et von Runstedt avaient demandé à la redoutable 352^e division d'infanterie de la Wehrmacht, qui rentrerait de Russie, de faire des manœuvres de routine entre Colleville-sur-Mer et Vierville-sur-Mer, justement la zone d'Omaha Beach. Tous ces mois de répétition n'avaient donc servi à rien à cause de la décision de ces deux maréchaux. Au lieu de rester vingt-cinq minutes sur la plage comme prévu, nous avons été immobilisés trois heures sous les tirs ennemis. Ce n'est que vers 9 h 30 que nous avons réussi à ouvrir une brèche sur la plage grâce à Philip Streczyk, un type formidable. Avant, c'était le cauchemar. La marée remontait et charriait les cadavres, les blessés et le matériel détruit. Il faut que je parle de ce type, Streczyk. Trois équipes de cinq hommes avaient pour mission de faire sauter les barbelés pour que l'on puisse quitter la plage. Chaque homme portait deux tuyaux bourrés d'explosifs. A l'appel du sergent, ils devaient courir, un à la fois, visser leurs tuyaux les uns aux autres pour former un « torpedo Bangalore » long de 15 mètres capable de faire sauter n'importe quoi. Le sergent crie : « Numéro 1 ! » Numéro 1 se lève, court avec ses tuyaux, se fait tuer. « Numéro 2 »... tué. Les trois hommes suivants aussi. La deuxième équipe... tous tués. Tout dépendait alors de la troisième équipe. C'est le tour de Streczyk. Il

court vers l'objectif. A travers la fumée, nous le voyons visser les embouts les uns aux autres. Il y a des tirs de fusils, de grenades, de mitrailleuses. Les obus de mortier explosent à côté, mais il réussit ! Il met le feu... une énorme explosion. C'est incroyable, mais cette brèche que Streczyk a ouverte, c'est la seule des six sorties prévues, la seule, vous comprenez, qu'on a pu utiliser pour quitter la plage. Ah, Streczyk, où que tu sois, je t'en remercie encore !

Et puis il y avait un autre type, un dentiste dans le civil. Les six chars attachés à notre groupe étaient tous hors combat, immobilisés sur la plage. On subissait les tirs de trois casemates. Le dentiste, le capitaine Halpern, grimpe alors sur un de ces chars, tire et détruit les trois batteries. Ah, on était fier de ce fils de pute ! Plus tard, il nous a raconté qu'il a tripoté tous les leviers de commande les uns après les autres, et c'est comme ça qu'il a réussi à tirer. Il n'avait jamais vu l'intérieur d'un char auparavant ! J'ai aussi aperçu quelque chose de fou. On était à terre, le nez dans le sable, et des véhicules sortaient des bateaux. Puis, un camion commence à rouler vers nous à toute vitesse. Le conducteur est mort. Et là, j'ai vu un homme se lever, courir vers ce camion – qui porte l'inscription « Danger explosifs » – et sauter dans la cabine. Le camion roulait toujours très vite, mais ce type a réussi à le dévier vers l'eau. Le camion a touché... je ne sais pas quoi... et a explosé. Des débris partout. Nous ne savions même pas qui c'était. Il fallait avoir des couilles pour sauter dans ce camion.

Et puis le combat produit parfois des états de choc incroyables. En plein combat – pendant une attaque de mortiers, on recevait plein d'obus – j'ai vu un jeune soldat se lever et s'adresser tout doucement aux mortiers. Il disait : « Je vous l'ai déjà dit une fois et je ne vais pas le répéter : vous faites trop de bruit. » Mon sergent a donné l'ordre de tirer dans les jambes du soldat pour le faire tomber, parce qu'il marchait vers les mortiers. Mais on en était incapables, nous qui avions l'habitude de tirer pour tuer, jamais pour blesser. Alors, c'est le sergent qui l'a fait. Il y avait même des moments cocasses. Un type, qui s'appelait Kinsky, arrive en bas de la falaise – ça tirait de partout – et ne peut pas ouvrir sa braguette tant ses mains sont engourdies. Il en avait marre de pisser tout le temps dans son pantalon. Il fallait que quelqu'un se dévoue. Nous avons une grande discussion : « Pourquoi c'est moi qui l'ouvrirais ? ». Je lui dis : « Ok, mais tu devras la tenir toi-même ! » Il avait juste envie, une fois avant de mourir, de pisser en dehors de son pantalon. C'est une histoire très connue dans la 1^{re} division.

Plus tard, j'ai appris que sur la plage, dans la même vague d'assaut, avait débarqué un photographe que j'avais rencontré en Sicile, Robert Capa. Il a pris une centaine de clichés entre 6 h 30 et 9 h 30. Hélas la plupart ont été abîmés au développement à Londres. Après la guerre, Capa m'a raconté que, immobilisé sur la plage, il voyait sur la falaise d'en face un officier allemand debout, les mains sur les hanches, qui donnait des ordres. Nous, on l'apercevait à travers la fumée, on tirait sur

R CHARRIE DES FLOTS DE CADAVRES. ET, SUR LE SABLE, AUCUN

PAR SAMUEL FULLER

lui avec des balles traçantes et personne ne parvenait à l'atteindre. Selon Capa, c'était la seule fois dans ses aventures de guerre qu'il était assez près pour entendre l'ennemi parler. Il avait tellement peur qu'il a chié dans son froc. A part Capa, le seul journaliste que j'ai vu à Omaha le 6 juin, c'est Beaver Thompson, du « Chicago Tribune ». On s'est parlé sous les tirs de mortier. Je lui ai demandé ce qu'il foutait là et il m'a engueulé : « Et toi ? Tu devrais être déjà à l'intérieur... » Et quand je lui ai demandé pourquoi il portait une barbe, il m'a répondu : « Je ne me raserai qu'une fois Hitler mort ! »

Les trois heures sur la plage d'Omaha, je ne peux les oublier. Je revois le colonel Taylor nous engueulant après que Streczyk a ouvert la brèche pour pénétrer à l'intérieur des terres : « Get up, Get up ! Levez-vous, levez-vous ! Il y a trop de monde sur la plage. Ceux qui sont morts, ceux qui vont mourir. Allons mourir à l'intérieur ! » Je le dis souvent, à la guerre, il n'y a pas de héros. Il n'y a que des types qui ont peur. Parmi tous ces types, il y a des êtres remarquables, comme le chirurgien en chef de notre régiment, Charles Tegtmeyer. Je l'ai vu sur la plage passer entre les blessés, choisir ceux qu'on pouvait sauver et ceux qui étaient condamnés à mourir. Il les désignait... « Oui, non... cet homme vivra, celui-

là non. » Il prend des bouteilles de plasma tellement froides que le plasma ne coulait plus et les brise, furieux, contre les rochers.

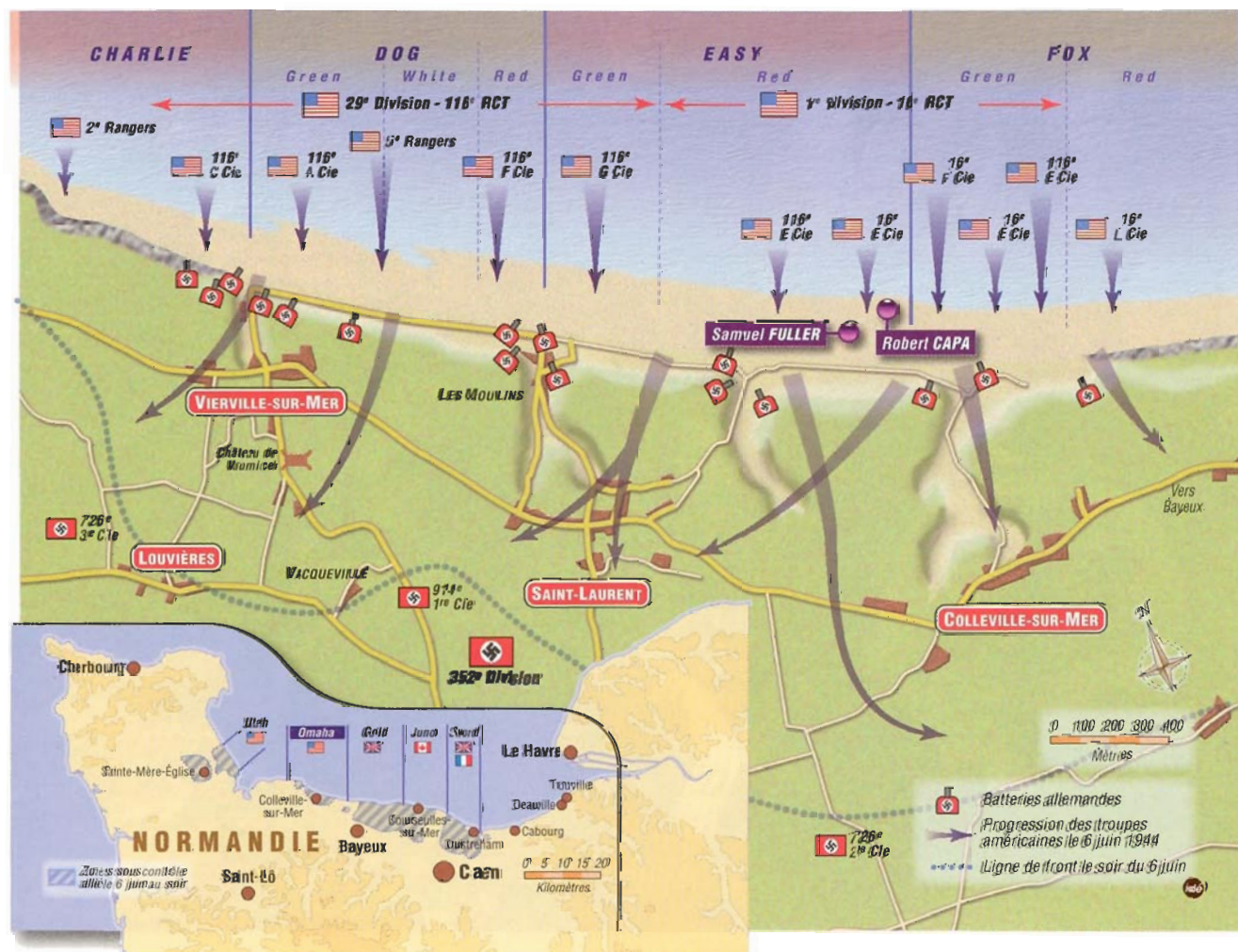
Il y a aussi ces filles de la Croix-Rouge. Quand elles ont débarqué sur Omaha, elles pensaient que nous étions déjà à l'intérieur des terres. Elles étaient piégées comme nous. Elles venaient avec du café et des beignets, et pour ramener les blessés sur les navires. C'est une chose terrible de voir toutes ces filles tuées si rapidement. Je leur rends hommage. Hommage aussi à tous ces morts. Le 6 juin, mon régiment de 3 000 hommes a perdu 945 soldats et 56 officiers. Au soir du 6, les Américains avaient 3 500 morts sur la plage, la plupart tués par les mortiers de 88, leurs corps déchiquetés. Les prisonniers allemands étaient chargés de les ramasser. Il fallait souvent réunir plusieurs membres n'appartenant pas forcément à la même personne pour reconstituer un corps...

Ce fut une bataille très dure. Impossible de décrire ce cauchemar. Dans les films de guerre, il y a trop de sang et on sait que c'est faux. Dans mon film, « The Big Red One », je n'ai pas pu filmer ce qui s'est réellement passé sur la plage car, en réalité, il n'est pas possible de filmer cette horreur-là. Et il ne faut pas mentir dans ces cas-là. La chose la plus im-

portante que je veux dire ici, ce n'est pas tellement la manière de tuer ou de survivre. C'est qu'on fait partie de quelque chose que les gens ne peuvent pas comprendre, qui s'appelle la guerre : c'est une folie complètement organisée. C'est de cette plage d'Omaha que, il y a neuf cents ans, Guillaume le Conquérant avait envahi l'Angleterre. Nous, on a fait le chemin inverse. Et Omaha est devenue Omahala-Sanglante. Pour nous la guerre continuait. Et il y avait une énorme différence entre nous dans l'infanterie et les marines dans le Pacifique. Eux, ils débarquaient sur des îles. Ils s'en emparaient et pouvaient se reposer après. Nous, dans l'infanterie, on débarquait sur des continents, on n'avait pas de repos ou très peu. On a débarqué sur Omaha et, au bout de notre tête de pont sur la plage, il y avait la Tchécoslovaquie.

Mais tout de suite après Omaha une autre épreuve sanglante nous attendait : le bocage normand, avec ses haies, ses chemins creux. Nous y sommes restés immobilisés plus d'un mois et demi avant que Bradley déclenche l'opération « Cobra ». Dans ce bocage d'enfer, nous avons survécu à la peur, à l'attente, à l'angoisse, au silence. C'était un autre combat que celui d'Omaha. ■

Recueilli par Michael Seiler et Jean-Pierre Catherine



Les Alliés ont divisés les plages normandes où ils allaient débarquer en 5 secteurs : Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword. C'est à Omaha que les combats seront les plus sanglants. Ce secteur a lui-même été partagé en 4 zones d'intervention Charlie, Dog, Easy et Fox, puis en sous-secteurs (Green, Red...). Le photographe Robert Capa et l'apprenti cinéaste Samuel Fuller, dont nous publions les clichés et les souvenirs, ont débarqué à « Easy Red ». Note : RCT pour Regiment Combat Team, groupe tactique comprenant l'infanterie, l'artillerie et le génie, qui débarque le jour J.